

Dans ce chemin se trouve notre fraction qui s'efforce de transmettre aux prolétaires des autres pays le bagage accumulé par elle au cours de plus de 10 ans d'émigration et 17 années de luttes et qui les en-

ANTONIO GRAMSCI

Antonio Gramsci, récemment décédé dans une clinique de Rome — où le fascisme l'avait fait admettre dans un état désespéré suite aux dix années de tortures physiques et morales de réclusion — vient d'être tué une seconde fois par ses apologistes. En effet, toute la presse centriste et de Front populaire, du « Grido del Popolo » au « Nuovo Avanti » et « Giustizia e Libertà », s'est jetée sur son cadavre pour spéculer et pour dénaturer sa pensée et son œuvre dans un but contre-révolutionnaire. La presse centriste, qui avait depuis quelque temps laissé tomber dans l'oubli le « chef » du prolétariat italien, profite de sa mort pour accentuer sa campagne contre le « trotskysme » qui, dans la langue italienne, se traduit par « bordiguisme ».

Nous avons vu Palmiro Togliatti, dans la commémoration officielle de la mort de Gramsci, affirmer que le Parti Communiste réalisa entièrement les buts que Gramsci lui a assignés.

Nous, qui avons combattu de son vivant les déficiences politiques de Gramsci tout en appréciant certains traits de son caractère et de son intelligence, nous estimons que la plus digne commémoration, l'unique forme prolétarienne de commémoration, ne consiste pas dans une sorte de canonisation du disparu, en lui attribuant une infaillibilité et une sorte de clairvoyance divinatrice et prophétique, mais tout au contraire en dénonçant les erreurs et les fautes, c'est-à-dire la partie négative et caduque de son œuvre afin que celle-ci ne nuise en ternir la partie vivante et durable — qui devient partie intégrante du patrimoine du prolétariat dans son ascension dans la voie révolutionnaire.

Et les faiblesses et incompréhensions ne manquent pas dans l'œuvre de Gramsci, tant à cause de son origine sociale qu'à l'époque où il s'insère dans le mouvement ouvrier italien.

gage à passer au travail de critique, d'élaboration et d'assimilation des positions acquises par l'évolution de la lutte des classes dans le monde entier.

Intellectuel (il avait étudié la philologie et la philosophie à Turin), il avait subi l'influence culturelle de cette philosophie idéaliste de Gentile qui devait conduire Gobetti, son frère spirituel — et lui aussi victime du fascisme — dans l'utopie du libéralisme renoué et « révolutionnaire ». Le marxisme n'était plus, pour Gramsci la négation du positivisme et de l'idéalisme mais une filiation de ces philosophies reniées par les idéologues du capitalisme. L'évolution du capitalisme italien ou la révolution bourgeoise n'avait pu avoir les formes achevées qu'elle eût en d'autres pays, conduisit Gramsci à postuler l'hypothèse de l'insertion du prolétariat dans l'accomplissement de la « révolution libérale ». Ainsi, dans le domaine politique il avait subi l'influence, comme d'autres intellectuels de l'immédiat avant-guerre, du révisionnisme de Salvemini, qui voyait dans la solution du problème méridional le moyen de surmonter la crise du socialisme dans sa dégénérescence vers le réformisme parlementaire qui s'intégrait dans le capitalisme.

Et Gramsci, Sarde de naissance, opta pour le fédéralisme qu'il chercha à soutenir même au sein du Parti communiste.

Il appartenait à cette génération qui est venue au mouvement ouvrier pendant la guerre — il fut même au début interventionniste, comme l'a remarqué Tasca, lançant la flèche de Parthe — et il chercha à se relier à la masse ouvrière, favorisé en cela par le fait qu'il habitait Turin, véritable « capitale prolétarienne » de l'Italie.

Togliatti, dans la commémoration dédicée, affirme que « quand éclata la révolution russe, Gramsci fut l'unique en Italie qui fut immédiatement capable d'en comprendre la véritable signification historique et le premier à propager le léninisme, la lutte contre le réformisme et le centrisme (c'est-à-dire le courant de Serrati) pour la formation du parti révolutionnaire du prolétariat. Et après la scission de Li-

virne, dans la lutte contre le gauchisme prédominant, ayant à sa tête Bordiga, aujourd'hui allié du fascisme, Gramsci défit politiquement Bordiga ».

Autant d'affirmations, autant de mensonges.

Le mouvement de « l'Ordine Nuovo » pour les conseils d'usines procédait d'une négation radicale de la théorie marxiste : la thèse communiste du parti de classe tant pour la destruction de l'État capitaliste, était opposée l'autre de l'ébauchement du nouveau monde ouvrier, du monde des « Conseils » (embryons des Soviets) au sein même de la société bourgeoise. Gramsci et l'Ordine Nuovo surestimaient le problème du contrôle ouvrier en admettant la possibilité de réaliser une forme économique socialiste, avant la prise du pouvoir et la destruction de l'appareil étatique bourgeois (tout comme c'est le cas de « socialisations » de Catalogne, en 1936) et avec un parti qui resterait uni, de Bordiga à Turati. Et les bonzes réformistes de 1919-1920, ceux qui trahirent au moment de la prise des usines, étaient eux aussi pour ce contrôle ouvrier et ils se crurent, de ce fait, être aussi partisans des soviets. La première délégation italienne envoyée en Russie, était formée en majorité de ces champions qui devaient ensuite passer avec armes et bagages au fascisme.

Gramsci était alors pour l'unité du parti, y compris les réformistes, dont seulement les plus compromis et les moins assimilables devaient être exclus, cas après cas, pendant que le « Soviet » et la fraction communiste (abstentionniste comme elle s'appelait alors) soutenaient la scission avec le réformisme en bloc, comme idéologie contre-révolutionnaire.

Quant nous fîmes en 1920, à Florence, la Conférence nationale de la fraction, où Gramsci, Gennari (secrétaire du parti socialiste de l'époque) et Misiano étaient présents — parce qu'invités — aucune base d'accord ne fut possible pour un travail commun en vue de la création du parti.

Ce fut seulement après le second Congrès de Moscou — auquel Bordiga fut appelé directement par l'I. C. à participer — que la base d'un accord fut trouvée et la Conférence d'Imola, de novembre 1920, créa la fraction communiste du parti socialiste italien qui devait préparer la fondation, à Livourne, en janvier 1921, du Parti Communiste italien.

Et si les conditions historiques en mûrissent seulement en 1921, les conditions pour la création du parti de classe ne purent sauver le prolétariat italien de la défaite, ce fut quand même ce parti (sous la direction de la gauche) qui sut, l'arme à la main, protéger la retraite de la classe ouvrière italienne, en même temps que dans le domaine syndical, il réussissait à orienter les masses vers la constitution d'une Alliance du Travail basée sur les luttes économiques, et dans les syndicats de la C. G. L., il groupait la plus grande force numérique après les réformistes.

C'est cette tactique de la gauche qui a créé la solide base prolétarienne dont a bénéficié ensuite le centrisme, en s'en prévalant et malgré la direction centre-droite imposée par Moscou en 1923, à l'insu de la base du Parti qui, encore à la Conférence d'organisation de mai 1924, devait se prononcer à une énorme majorité pour la gauche, et ce furent encore des « gauchistes » qui à la tête du mouvement syndical dirigèrent les grèves de 1925, dernier sursaut de classe du prolétariat italien.

C'est toujours cette même base qui, après 1928, s'est sacrifiée, ou mieux, qui a été sacrifiée par la bureaucratie centriste pour justifier, « in corpore vili », leurs prébendes à Moscou, alors qu'il y avait à la tête de l'appareil illégal du parti un provocateur, Vecchi, et d'autres qu'on n'a pas su ou voulu identifier au Comité Central. C'est cette même bureaucratie couarde et corrompue qui est à la tête du parti, quand Gramsci et Terracini sont tombés dans les mains de l'ennemi de classe, pour suivre aujourd'hui la politique de trahison et qui, aujourd'hui, persécute en s'appuyant sur l'appareil étatique et policier russe, nos camarades Calligaris, Mariottini.

Une fois le Parti créé, à Livourne, Gramsci, comme du reste aussi Togliatti, furent complètement absorbés par la forte personnalité de Bordiga et, pas même à Rome, en 1922 — quand furent votées les thèses dites de Rome — ils ne manifestèrent un désaccord et c'est seulement ensuite qu'ils marquèrent leur opposition.

Entre-temps, les contrastes entre le P.C.I. et l'I.C. se précisaient dans l'opposition aux thèses des 3^e et 4^e Congrès de l'I.C. sur les questions du Front Unique et du problème des rapports entre Parti et masse, qui recélaient la dissension sur la nature du Parti vicié à l'origine par l'I.C. et les problèmes nouveaux surgis du fait